

PAUL MIRANDE

LES PELOTES D'UN HIBOU

écrits éphémères

Cuenca (Équateur), 2025.

LES TOURS D'HORIZON
vingt épreuves

p. 7

LA DÉRIVE DES SENTIMENTS
douze péchés de jeunesse

p. 85

MARIE SOLITUDE
sept poèmes d'amour

p. 103

APRÈS NOUS LES ENFANTS
cent questions sans réponse

p. 123

à Olivier Markowitch

*« Quand on cesse de demander le pourquoi des choses,
faut-il en conclure qu'on les a comprises
une fois pour toutes ? »*

APRÈS NOUS LES ENFANTS

FACE-À-FACE

Les hiboux rejettent leurs pelotes. En les analysant, on peut y déceler des poils de petits rongeurs, des plumes de petits oiseaux, des os et même des crânes de ces différentes proies, bref des restes de festins inavouables. Décomposés et mis bout à bout, ces résidus permettent surtout de reconstituer la biographie du rapace nocturne qui fascine tant ces insomniaques en mal de rêves que nous sommes.

Or les textes que voici (les trois premiers nous ayant valu l'honneur d'être publiés dans les années quatre-vingt du vingtième siècle en première page du journal Le Soir) s'apparentent à de telles pelotes : il s'agit en effet d'éditoriaux, de discours, de préfaces, de poèmes en prose et de questions sans réponse qui couvrent à quelques exceptions près quatre décennies, de 1984 à 2024. Ces textes sont datés, comme en témoignent le mois et l'année pendant lesquels ils ont été conçus indiqués en marge. Ils n'avaient pas la prétention d'être durables, mais nous ont renvoyé à la relecture une telle image de nous-même, que nous avons fini par y tenir comme à la prunelle de nos yeux.

Cuenca, le 1^{er} janvier 2025.

LES TOURS D'HORIZON

vingt épreuves

Au-delà des frontières linguistiques.....	p. 9
Plaidoyer pour le bilinguisme.....	p. 12
Esprit de clocher, odeur de bûcher.....	p. 14
Le regard de Bruegel.....	p. 17
En français dans le texte.....	p. 22
La tour de Babel.....	p. 25
Le profil de la France.....	p. 30
Gentlemen et hooligans.....	p. 32
Berlin en fête.....	p. 35
Requiem pour la tilde.....	p. 39
La découverte de l'Amérique.....	p. 42
Le réveil de Sandino.....	p. 45
La loi de Pinochet.....	p. 61
L'avocat du diable.....	p. 66
Le vent en poupe.....	p. 69
La proie et l'ombre.....	p. 72
Ni martyr, ni tyran.....	p. 74
Rêve, réveil, révolte.....	p. 76
Mon cinquantenaire.....	p. 79
La vie, un cadeau et une mission.....	p. 83

AU-DELÀ DES FRONTIÈRES LINGUISTIQUES

25 mai 1984

Lors des dernières inondations de la Meuse, c'est à peine si, de part et d'autre de la frontière linguistique, on ne dressa pas de bilan pour dire si, en fin de compte, c'étaient les Flamands ou les Wallons qui en avaient le plus souffert.

On ne peut cependant reprocher aux catastrophes naturelles d'ignorer les problèmes communautaires.

Quand le Roi a rendu visite aux sinistrés des régions atteintes, de toute évidence ceux-ci se seront empressés de lui dire avant toute chose : « Sire, il n'y a plus de Belges ! »

Absurde, direz-vous. Pourtant, c'est l'esprit qui règne à l'heure actuelle dans le monde politique : le chômage, l'inflation, les problèmes énergétiques, la dette publique, n'en dites plus rien !

Ce qui importe à présent, c'est la langue que vous parlez.

Comme les psychanalystes ramenaient jadis – mais la mode en a un peu passé – tout au sexe, voilà que nos politiciens ont fait une grande découverte, en ramenant tout à la langue.

Sinon, comment expliquer cette agitation fébrile qui va de Rhode-Saint-Genèse à Fouron-le-Comte et de la proposition Galle au refus de Happart de se soumettre à un examen linguistique ?

Désormais, il faudra montrer partout sa langue pour être considéré comme compétent.

A une époque où n'importe quelle vendeuse de grand magasin doit être bilingue, mais pas un ministre du gouvernement national, où l'on parle beaucoup d'intégration européenne, mais où un franc dépensé au nord doit être compensé au sud, et vice-versa, il est inutile d'éviter encore plus longtemps les problèmes communautaires.

Mais ceux-ci doivent-ils donc se résoudre par des finasseries juridiques et, surtout, par la surenchère linguistique ?

Imaginons un instant que Happart ait réussi à maîtriser parfaitement le néerlandais : les problèmes communautaires en seraient-ils résolus pour autant ?

Pas du tout !

Le problème n'est pas là : on trouve aux autres toutes les différences imaginables pour se constituer une identité, paraît-il.

Or, cette identité communautaire existe-t-elle donc vraiment lorsqu'on sait qu'il y a entre un notable gantois (il y en a quelques-uns au gouvernement) et un mineur campinois (dont on se soucie bien fort tout à coup), plus de différence qu'entre un sidérurgiste flamand et un sidérurgiste wallon.

A-t-on oublié qu'Einstein et Kafka employaient la même langue qu'Hitler ? Que les Allemands, de part et d'autre du Rideau de Fer, montrent plus de différences que ne pourraient le faire soupçonner l'emploi d'une même langue et une culture commune, de Goethe à Hegel, de Marx à Brecht ?

Et cette culture commune existe également dans ce pays : non confinée par les frontières nationales, au-delà des frontières linguistiques ...

Pourquoi Ulenspiegel – qui vient d'être joué à la Maison de la Communauté française du Botanique – s'écrie-t-il donc, en français : « Est-ce qu'on enterre Ulenspiegel, l'esprit, Nele, le cœur de la Mère Flandre ? »

Pourquoi Jacques Brel, lors de ses tournées de par le monde, se présentait-il donc, bien qu'il ne maîtrisât pas le flamand, comme chanteur flamand ?

C'est encore une preuve qu'en culture, comme en politique, le vrai problème n'est pas la langue qu'on parle, mais bien le langage qu'on tient !

Quand donc cette voie romaine, à l'origine de la frontière linguistique, et la bataille des Éperons d'Or, à l'origine des problèmes communautaires, à ce qu'il paraît, vont-elles cesser de surplomber la politique, dans un siècle où l'on peut atteindre la lune et communiquer avec le monde entier ?

Quand donc les politiciens wallons, flamands, bruxellois, vont-ils sortir de leur phase orale, guérir de leur fixation linguistique et évoluer vers un fédéralisme responsable et adulte qui ait sa place dans l'Europe, demain ?

PLAIDOYER POUR LE BILINGUISME

28 septembre 1988

L'homme qui, le premier, pouvait prétendre que, dans son empire, le soleil ne se couchait pas, affirmait parler l'espagnol avec Dieu, le latin avec le pape, l'allemand avec son cheval et l'italien avec les femmes.

Charles Quint – car c'est de lui qu'il est question – ne dit pas ce qu'il parlait avec les sujets de son empire. Il y a fort à parier qu'il parlait leur langue, en tout cas qu'il n'exigeait pas qu'ils s'adressent à lui en une seule.

À présent que nous faisons l'Europe à coups de directives et d'élections et non de conquêtes et d'affrontements, peut-être est-il mal venu d'invoquer l'exemple de ce souverain, né à Gand, qui n'avait rien d'un démocrate.

Où a-t-on cependant été chercher cette idée, le plus souvent implicite, qu'un État est mieux gouverné quand on y parle partout la même langue ?

C'est retourner à l'illusion lyrique d'avant la tour de Babel, où Dieu constata (Genèse, chapitre 11, verset 6) : « Ils ne sont tous qu'un peuple et qu'une langue, et c'est là leur première œuvre ! Maintenant, rien de ce qu'ils projetteront de faire ne leur sera inaccessible. »

La *communautarisation* de la Belgique a souffert de cette illusion. Chaque communauté a fait comme si après la révision radicale de la Constitution rien de ce qu'elles projetteraient de faire ne leur serait inaccessible. Les anciennes colonies, devenues indépendantes, ont également traversé une telle phase. Mais vient le moment des dures réalités, qui ignorent les frontières, défient les nouveaux pouvoirs et obligent ceux-ci à se concerter à nouveau, ne fût-ce que dans leur propre intérêt.

En tout état de cause, à plus forte raison si on veut que le *fédéralisme d'union* ne soit pas une pure fiction, il faudra des hommes et des femmes qui, en plus de leur propre langue, parleront sans complexe celle de leurs voisins.

Les recruteurs de personnel, les agents de publicité, les amoureux du Plat Pays et les inconditionnels de la Haute-Belgique, tous ont compris cette

nécessité. Mais affirmer publiquement que le bilinguisme s'imposera encore dans de nombreuses situations au-delà des péripéties dans les communes à *statut linguistique spécial* (cette dénomination seule démontre à quel point on veut abuser des quarantaines et des protectorats pour que cette épidémie, le bilinguisme, ne se propage pas inconsidérément), cela semble demander un courage politique hors du commun. Car chacun ne jure que par sa langue maternelle. Cette dernière, comme la mère pour tout enfant, est toujours la plus belle. Parler aussi la langue, par définition barbare, de l'autre en plus de pratiquer la sienne propre, c'est devenu un acte de Bon Samaritain, un acte accompli tous les jours avec la mauvaise conscience qu'on vote avec sa langue.

Personne n'affirmerait voir mieux en fermant un œil ni entendre mieux en se bouchant une oreille. Pourtant, se sentir solidaire des deux communautés tout en se payant le luxe de vouloir comprendre leurs rancoeurs respectives, voilà une chose considérée désormais comme impossible !

Il est vrai que nous avons beau remplir d'air nos deux poumons, nous n'en gardons pas moins qu'une seule respiration, et surtout un seul cœur ! Mais seuls ceux qui ont intérêt à diviser pour régner dans leur petit domaine peuvent voir dans le bilingue conséquent – participant à la vie des communautés dont il parle la langue – quelqu'un qui sert deux maîtres et parle la langue fourchue. Or il s'agit seulement de jeter des ponts là où d'autres ne songent qu'à élever des murs.

ESPRIT DE CLOCHER, ODEUR DE BÛCHER

12 avril 1989

À Berlin-Ouest, au musée de Dahlem, on peut admirer une belle toile de Bruegel, peinte en 1559 et qui met en scène plus de quatre-vingts proverbes flamands. Il est souhaitable mais non indispensable de connaître le néerlandais pour apprécier ce tableau à sa juste valeur. Un brin d'imagination peut suffire pour indiquer aux francophones, par exemple, que lorsqu'on y voit un homme culbuter d'un bœuf sur un âne, le peintre a voulu représenter l'expression *sauter du coq à l'âne*. Et que lorsqu'on y voit une femme tenant un seau d'eau dans la main gauche et un fer rougi au feu dans la main droite, il s'agit de l'équivalent de *souffler le chaud et le froid*.

Le grand maître flamand se serait-il jamais douté que deux hommes politiques flamands allaient incarner, en ce mois de février 1989 (qui restera dans les annales comme celui où l'ayatollah Khomeiny lança ses foudres contre l'écrivain Salman Rushdie), deux de ses personnages ?

On peut en effet voir à l'extrême droite de son tableau, juste au-dessus de sa signature, un homme tendant la main vers une petite hache, tandis qu'à l'extrême gauche, derrière une femme qui lie le diable à un coussin, un homme plante ses dents dans une colonne. Si le premier symbolise celui qui a recours à un subterfuge pour faire traîner les choses, le dernier représente sans plus la tartuferie.

Dans le premier on pourrait reconnaître Firmin Aerts qui déclara devant une commission du Sénat : « L'interruption de grossesse est une question éthique, or l'éthique fait partie de la culture, donc la Communauté est compétente. »

Dans le second se profilerait Eric Van Rompuy qui, la même semaine, lançait une campagne contre le déracinement en Flandre, en prenant entre autres pour cible le jeune auteur Tom Lanoye. Il terminait son appel en disant : « La Flandre a une nouvelle fois besoin d'un *Kulturkampf*. » (Voir *Knack* du 22 février 1989).